



Jean-Hubert Gailliot

« En inventoriant notre culture en décomposition via une icône déchue, Gailliot nous plonge aussi dans les écluses inondées de la psyché humaine »

Jean-Hubert Gailliot

DANS LA PEAU DE MICHAEL JACKSON

Un voyage caustique et tragique dans l'univers mental d'un nouvel Elephant Man.

PAR CLAUDE ARNAUD

Cette rentrée littéraire le confirme : handicapés par un déficit cruel de notoriété, les simples personnages de roman peinent à vivre par eux-mêmes. Leur identité floue – presque de règle aujourd'hui – affaiblit leur impact : on s'intéresse difficilement aux peines de cœur d'un certain Frédéric Moreau quand les magazines disent tout de l'intimité de Sharon Stone ; mais que le premier croise la seconde, et tout repart...

Radical comme à son habitude, Jean-Hubert Gailliot a choisi pour héros Michael Jackson, qui a le mérite d'être bien connu de 98 % des Terriens et d'appartenir d'emblée au monde de la fiction : jamais notre planète n'aura engendré créature plus irréaliste. Le bénéfice littéraire est patent : plus de descriptions à faire ni de psychologie à promouvoir, l'incarnation est immédiate. Pour simplifier encore, Gailliot confronte sa star à un double de lui-même, Jean-Hubert, sorte de clone narratif qui

était déjà dans son précédent roman, « L'hacienda », le pensionnaire sarcastique d'une clinique où un savant fou relookait existentiellement des truands en col blanc et des vedettes de l'écran.

L'intrigue de « Bambi Frankenstein » tient en peu de mots : soucieux de redresser l'image de leur client après un énième procès pour pédophilie, les avocats du Peter Pan chantant se rappellent l'analyse publiée par Jean-Hubert au sujet du martyr enduré par Jackson, le premier *Sapiens* à avoir voulu abriter toute l'humaine condition en fédérant âges, sexes et couleurs – comme Nietzsche avait incarné toutes les contradictions de la pensée un siècle plus tôt. Ils viennent donc le tirer de son hacienda pour lui demander de rencontrer la star et de la conseiller sur la conduite à suivre. Et l'essayiste « frenchie » de se retrouver dans le jet du fragile bagnard en puissance – « un gratte-ciel en coquilles d'œufs », a dit un jour un de ses amis.

Dans sa phobie du monde réel, Michael Jackson ne supporte plus que les espaces qu'il contrôle. Le contact avec le public l'effraie tant qu'il envoie chanter à sa place des doublures – sa sœur Janet, un chimpanzé dressé ou même une vedette de passage. Sur ce point, le Jackson de Gailliot est en passe de réaliser son rêve : il est presque devenu tout le monde. Jean-Hubert tente donc de le convaincre de « s'ouvrir » un peu, jusqu'à louer son identité, comme on loue une maison. Afin que tout le monde puisse un jour devenir « lui », emprunter pour une matinée ses atours et sa silhouette – tout comme dans le film « Dans la peau de John Malkovich » des New-Yorkais sont catapultés dans la psyché de l'acteur contre espèces. En assumant sa double fonction d'homme totalement vide de sens et d'attraction mondialisée, la star retrouverait alors le prestige écorné par ses gestes inappropriés sur des adolescents de son âge mental.

On pourrait parler d'un climat swiftien à propos de ce voyage dans l'univers mental de l'E.T. Michael Jackson. Mais Gailliot n'est pas qu'un ironiste retors à l'intelligence inventive et féroce, il se réclame aussi de la critique sociale d'un Ballard (« Crash ») : derrière l'effigie dérisoire de la star mondialisée perce le citoyen du monde hyperdéveloppé, ce cyborg dont médias et publicités ont dissous en partie l'identité et qui a d'autant plus besoin de reconnaissance et de célébrité ; lui aussi est guetté par la jacksonite, cette maladie qui empêche de structurer ses émotions, et partant sa personne. En inventoriant notre culture en décomposition via une de ses icônes déchues, Gailliot nous plonge aussi dans les écluses inondées de la psyché humaine, au seuil du Nouvel Âge. L'immersion fait rire, et plus encore peur : ce nouvel Elephant Man est moins éloigné de nous qu'il n'y paraît. Il est le pionnier de la grande mutation qui déjà nous travaille ■

« Bambi Frankenstein », de Jean-Hubert Gailliot (L'Olivier, 123 pages, 15 €).